



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 155

442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead
RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols
RUE 027 = **PERCHÉ** : Pourquoi ? (CD 12 titres)
Electro-punk

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<https://la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
EI FOURBOS 65
PIERRE "PERCHÉ"
BLUTCH
STEPH (Deviance)
DERREK (Bitume)

RIP :
Tchéky KARYO
EDIKA
Bernard MORAINÉ
Hayden THOMPSON
Steve CROPPER

Mercredi 7 janvier 2026 ; 15:39:08
Boom boom time

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.
"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.
"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.
"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.
Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).
Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

FURY ROAD : Fury Road (CD autoproduit)

L'histoire n'est qu'un éternel mouvement de balancier, Fury Road en est une nouvelle preuve. En effet, avec son premier album, le groupe français (Alès, Gard) nous replonge dans une certaine idée d'un rock'n'roll en prise directe avec les années 70, un rock'n'roll à guitare plutôt dodu, fort gouleyant et charpenté à souhait. Un rock'n'roll trivial à la Rolling Stones ou à la Flamin' Groovies par exemple, mais avec un son actuel, guitares graveleuses, batterie puissante et riffs à la limite d'un proto-hard-rock tendance sudiste à l'américaine. Dans un morceau comme "Dead rats", les guitares, acoustique d'un côté, électrique et dobro de l'autre, nous ramènent directement dans les studios Muscle Shoals, Alabama. Comme on dit souvent, c'est dans les vieux cruchons de whisky frelaté qu'on fait les meilleurs cocktails de contrebande. Dans ce rock'n'roll accrocheur, le blues n'est jamais bien loin, même s'il faut aller le chercher à Chicago plutôt que dans le Delta. La musique de Fury Road vous secoue la tripaille avec la même force orgasmique qu'un obus de 75 au Chemin Des Dames. Après, corollaire de cette fascination pour cette décennie charnière, Fury Road ne peut certes pas s'empêcher de faire dans la ballade pas toujours de bon aloi ("Lone cypress"), mais bon, je suppose que, cinquante ans plus tard, on ne peut toujours pas s'en dispenser pour faire valoir ses droits à reconnaissance par un public qui a vécu cette époque. Ce qui est mon cas, c'est vrai, bien que, personnellement, je n'ai jamais vraiment prisé cette débauche d'accords larmoyants (j'exécute au plus haut point l'"Angie" des Rolling Stones ou le "Still loving you" de Scorpions par exemple), leur préférant, de loin, les ruades percutantes d'un bronco sauvage ou les coups de hache d'un bûcheron énervé qu'on peut deviner, si l'on a un minimum d'imagination, dans les riffs cradingues de guitares patinées à l'atmosphère de bouges enfumés ou à l'ambiance de routes poussiéreuses. En ce sens, quitte à reprendre le name dropping propre à ce disque, "Charlie" est beaucoup plus convaincant que "Jimmy" ou "Ella". Quant au clin d'œil ultime, c'est sur la pochette qu'il faut le chercher, avec ce qui ressemble à un photo-montage (ou pas) montrant une Dodge Charger 69 (le même modèle que la General Lee de "Shérif fais-moi peur", tout aussi rouge orangée, mais sans le "01" sur la portière elle-même soudée) s'envolant entre deux gratte-ciel. Avec leur nom, Fury Road auraient pu rendre hommage à Mad Max, mais il y aurait eu anachronisme musical.

BUKOWSKI : Cold lava (CD, At(h)ome)

Avec le titre de ce nouvel album, le septième, on pourrait croire que Bukowski se complaît dans l'oxymore, après tout, n'a-t-on pas en tête les belles coulées de lave rouge et incandescente dévalant les flancs d'un volcan en éruption ? Sauf que, la lave, une fois qu'elle a quitté le giron magmatique originel, elle finit bien par refroidir, et, en principe, par durcir. Mais dans la nature, tout n'est pas si simple, les géologues et les vulcanologues l'ont bien compris, et depuis longtemps, preuve leur en a été fournie le jour où ils ont découvert la lave froide. Bukowski n'a donc pas inventé ce concept linguistique, la lave froide existe bel et bien, même si, techniquement, ce n'est pas de la lave, cette dernière, refroidie et fortement durcie, devenant du basalte. La lave froide est en fait un mélange de caillasse et de matériaux volcaniques divers et variés, c'est fou ce que ça peut gerber comme saloperies un volcan, pire qu'un punk après deux packs de Kro et un Kebab à la fraîcheur douteuse, un mélange qui, dès qu'il pleut, redéveint suffisamment mollasson pour recommencer à couler le long des pentes de son chaudron natal. Les vulcanologues, de grands poètes, comparant ces coulées plus ou moins frisquettes à du béton humide. C'est beau non ? On dirait du Bouygues ou du Vinci dans le texte. Mais quel rapport avec Bukowski me direz-vous ? Aucun, toute cette littérature n'ayant pour but que de gonfler artificiellement une chronique afin de lui permettre d'atteindre une longueur acceptable, tout comme une coulée de lave froide permet à un volcan de gagner un peu plus en embonpoint. Ou plutôt si, elle a un peu à voir, après tout, c'est Bukowski qui m'a tendu la perche avec son titre d'album, alors, hein ! Bon, sinon, Bukowski reste un groupe de rock, qui fait de la musique, ce qui est censé être le principal. Ce n'est pas faux. Le groupe présente ce nouvel album comme un retour aux sources - tout le contraire de la lave froide, qui ne remonte jamais une pente, qui ne revient jamais jusqu'au cratère qui l'a vomie, comme la peau de renard que le punk laisse dans son sillage après une bonne murge, normalement, à moins d'être dans un vraiment sale état ou victime d'une crise de famine aiguë, il ne la ravale pas. Si l'on prend en compte le fait que les titres de cet album sont, globalement, plus ramassés et plus compacts que sur les derniers disques - pas de beaucoup, certes, mais quand même moins éparpillés - oui, Bukowski revient aux fondamentaux. Ce qui n'empêche cependant pas le groupe de varier les rythmes, en ralentissant le tempo de temps en

temps, voire en le brisant un tantinet comme sur "Whispers". Mais, si l'on pratique le survol, genre en drone fantôme, c'est très à la mode en ce moment, surtout du côté de la Russie, il y a effectivement une certaine unité de ton dans cette "Cold lava" bien plus dure qu'elle le devrait, bien plus hard dans l'acception rock du terme, même si hard-rock n'est pas forcément le qualificatif le plus adapté non plus tant les influences stoner sont prégnantes et fousseuses. Un disque pas si facile à classer pour ceux qui priment ce genre d'exercice au détriment de l'émotion pure, une émotion qui ondule vaillamment au gré des ambiances et des méandres que la musique se doit de suivre, comme la lave froide dans son voyage vers une destination incertaine. Rien que de très logique pour un groupe qui a choisi d'emprunter son nom à un écrivain qui, lui-même, ne marchait et n'écrivait pas bien droit, ce qui en faisait tout l'intérêt soit dit en passant, en bon alcoolique chronique qu'il était. Après tout, la gnôle, quelle qu'elle soit, n'est-elle pas aussi une sorte de lave froide, surtout dans son mode de propagation césophagique, même si elle donne chaud, très chaud, dans la tuyauterie ?

The ACACIA STRAIN : You're safe from God here (CD, Rise Records)

Alors, si on fait les comptes, the Acacia Strain, originaires du Massachusetts, aujourd'hui basés à Albany, la capitale de l'état de New York, existent depuis 2001, ont sorti leur premier album en 2002, et en sont désormais au treizième avec la parution de leur petit dernier, "You're safe from God here", un titre qui pourrait s'apparenter à une méthode Coué parce que, franchement, dans l'Amérique de Trump, prétendre que l'on n'a rien à craindre de Dieu, c'est carrément contrevenir aux sacro-saints principes de guerre et de haine exprimés par le nouvel Abaddon plus apte à griller du mécréant proclamé (voir la récente razzia américaine au Venezuela, même si je ne vais pas non plus pleurer sur le sort de Maduro, la question étant plutôt de savoir pourquoi il n'en a pas fait autant avec Poutine, ce qui prouve bien que Donald et Vladimir sont copains comme pourceaux dans leur soue) qu'à tendre la joue gauche. Au même titre que les dictatures islamiques fleurissent un peu partout autour du monde, y compris d'ailleurs dans certains quartiers de villes occidentales, j'en sais quelque chose, c'est le cas de ma ZUP pourrie, les États-Unis de l'autre empaffé perruqué et péroxydé sont clairement devenus une dictature chrétienne. Le phénomène n'est pas nouveau, mais il s'est bougrement intensifié depuis un an. Du coup, on peut comprendre que the Acacia Strain aient les abeilles et soient un tantinet énervés. Ce qui se traduit largement à travers leur musique, un métalcore qui se radicalise de plus en plus - comment répondre au radicalisme autrement qu'avec le même radicalisme ? ceux qui prétendent le contraire ne sont que d'aimables utopistes - au point que, aujourd'hui, on pourrait plutôt qualifier leurs petites ritournelles furibondes et déchaînées de deathcore. Ajoutez par là-dessus un nihilisme typiquement punk et vous aurez une musique peu faite pour aguicher la ménagère de cinquante ans ou la midinette accro aux réseaux sociaux. En revanche, les misanthropes militants devraient largement y trouver leur compte. Ce nouveau album d'Acacia Strain propose douze morceaux dont aucun des onze premiers ne dépasse les trois minutes. Quand je dis que ce disque est explosif, je ne raconte pas que des conneries. Alfred Nobel aurait connu the Acacia Strain, il ne se serait sûrement pas échiné à inventer la dynamite. En revanche, the Acacia Strain revendiquant également d'évidentes racines sludge et doom, en rien antinomiques avec le death métal, ils ne pouvaient pas ne pas clore leur album sans nous fournir une nouvelle preuve de leurs prouesses en la matière, en l'occurrence le pastiche christique "Eucharist II - Blood loss" long de près d'un quart d'heure et qui s'apparente à une charge de brontosaures, lente et lourde mais implacable et inarrêtable. La voix sépulcrale du chanteur Vincent Bennett (seul membre présent depuis le début) semblant comme expulsée d'une cheminée de haut-fourneau atteinte de laryngite. Pour la comptine pour enfants, c'est mort, pour un public de coreux biberonnés à Crowbar ou à Meshuggah, c'est du nanan.

TREPONEM PAL : World citizens (CD, At(h)ome)

Malgré les années, déjà quarante gâteaux d'anniversaire consommés en grande pompe, des bougies soufflées par centaines (si l'on respecte la tradition et qu'on ne la joue pas petite bite en utilisant des bougies décimales) et, j'imagine, le tout abondamment arrosé, Treponem Pal ne font toujours pas dans un rock étriqué et malingre. Même s'il ne reste plus, du groupe d'origine, que le chanteur Marco Neves, sorte de prédicateur post-apocalyptique capable de dire la bonne aventure à travers un nuage atomique, et le guitariste Laurent B., ce dernier de retour en 2023 après plusieurs années d'absence,

la démarche musicale de Treponem Pal n'a guère varié en quatre décennies avec ce métal industriel dont le groupe fut le pionnier en France. Tout juste ont-ils abandonné les fulgurances hardcore qu'on pouvait percevoir au début pour se focaliser désormais sur un métal puissant, plombé, pesant, un peu comme si Ministry avait partouzé avec Rammstein sans protection aucune, quelques minutes d'un plaisir intense et tétragène accouchant d'un métal qui inclut désormais de discrètes machines pour colorer un spectre dont certaines couleurs se situent souvent hors du champ visuel ou pour sonoriser une musique fondamentalement massive et épaisse. Des bécanes qui agissent comme le filet de lait pour désépaissir une béchamel un peu lourde. Mais cette machinerie, inoxydable, n'est jamais envahissante, les guitares restent bien les fers de lance de l'offensive Treponem Pal, les hussards avant-coureurs de toute charge de cavalerie destinée à laminer le front adverse, la section rythmique s'identifiant de facto aux cuirassiers. Sous Napoléon 1er, on sait que ces deux corps de cavalerie, unis, ont été prépondérants à Eylau ou Friedland, aujourd'hui, Treponem Pal pourrait avantageusement les remplacer, le groupe alliant à la fois la technique du coup de main, avec ses titres énergiques et explosifs, dans les quatre minutes de moyenne, de quoi nettoyer le terrain sans pour autant l'atomiser à l'acide acétique, et celle du coup de force en jouant sur la longueur, plus d'une heure de boucan et de tumulte sur la version CD qui, aux douze titres de "World citizens", propose, en bonus, les quatre morceaux du EP "Life inside", paru plus tôt cette année, dans l'esprit "Rockers vibes" en 2017, dont une reprise hantée de "Ghost rider" de Suicide, une évidence, et une cover burnée de "Cherchez le garçon" de Taxi Girl, passant la new wave, même légèrement punkifiée, de l'original à l'aplatissoir de l'adaptation, le métal étant encore le meilleur adjvant pour tréfiler n'importe quelle autre matière, surtout pop et émaillée. Pour le "Double dare" de Bauhaus, point n'était besoin de se torturer l'esprit, il suffisait juste de retrouver la force hypnotique du groupe anglais pour être sûr de taper dans le mille, voire dans le dix mille. Chose faite, et bien faite.



TILL LINDEMANN : Zunge (2 CD, Out Of Line Music)

Les fans de Rammstein ne peuvent pas ne pas connaître le nom de Till Lindemann puisque ce dernier est le charismatique chanteur du groupe, pas un novice donc. Parallèlement à Rammstein, Till Lindemann a formé des projets plus ou moins éphémères, Na Chui et Lindemann, avant, en 2023, de sortir son premier album solo, "Zunge", "langue" en français, un titre approprié pour un chanteur. Le double CD qui vient de sortir est en fait la réédition de cet album, augmentée d'un second disque avec neuf titres bonus. Initialement, l'album était autoproduit par Till Lindemann qui l'a vendu lors d'un de ses concerts à Düsseldorf le 10 novembre 2023. Ce n'est qu'ensuite qu'il a été repressé par le label indépendant berlinois Out Of Line Music. Label à nouveau sollicité pour cette réédition. Globalement, sur cet album solo, on retrouve largement l'esprit de Rammstein puisque le métal électronique de ces derniers sous-tend une bonne partie des douze chansons, même s'il y a des exceptions, comme l'acoustique et éthétré "Tanzlehrerin", la pseudo comptine enfantine

"Alles für die kinder", le surprenant "Selbst verliebt", dont la mélodie quasi symphonique n'est pas sans rappeler celle, plus cheap, du "Père Noël" du duo belge Sttella, ce qui ne laisse pas de nous étonner. Till Lindemann connaît-il Sttella, ou bien cette similitude mélodique n'est-elle qu'un coïncidence ? On pourra aussi citer "Der rödler", non mentionné et qui intervient après quelques secondes de silence, en bonus caché si l'on veut, après "Selbst verliebt", sorte d'oompah passé à la moulinette electro, marrant. Si l'on retrouve donc l'esprit de Rammstein, on n'en retrouve cependant guère la lettre. En effet, "Zunge" est essentiellement travaillé aux synthétiseurs, les guitares n'étant qu'anecdotiques, mais des synthés tout aussi martiaux et pilonneurs. Selon les morceaux, ils sont plusieurs à arranger et jouer de ces synthétiseurs, dont deux se partageant l'essentiel des compositions, Daniel Karelly, déjà complice de Till Lindemann au sein de Na Chui, et Sky Van Hoff, habituel guitariste de Machinemade God. Notons aussi, sur un titre, Clemens Wijers, déjà arrangeur pour le groupe Lindemann. En ce qui concerne Till Lindemann, il reste égal à lui-même, sa voix de baryton puissante et expressive, avec sa manière si particulière, et si désuète (ça rappelle les vociférations du petit Adolf), de rouler les "r". Bref, un album fort consommable même si, bien sûr, ça n'est pas non plus franchement du Rammstein. Pour ce qui concerne le second disque, on y trouve cinq nouveaux titres non issus de l'album, trois parus en singles, mais uniquement en digital, "Entre do tierras", "Meine welt" et "Und die engel singen", et deux totalement inédits, "Prostitution" et "Lollipop". Des morceaux qui restent dans l'esprit de "Zunge", pas de surprise. En ce qui concerne les quatre autres, ce sont des versions alternatives de "Und die engel singen" (deux remix différents), de "Meine welt" (remix aussi) et de "Übers meer", un titre de l'album sur lequel Till Lindemann n'est accompagné que d'un unique piano, en complet décalage avec la leçon électrique initiale. Je ne saurais conclure cette chronique sans évoquer la pochette du disque et son portrait en noir et blanc d'un Till Lindemann capturé façon photo d'identité judiciaire, le chanteur arborant un superbe œil au beurre noir et l'air las de celui qui vient de passer sa première nuit à Guantanamo.

NEWS

Après avoir fait paraître le premier EP du groupe lillois **Camellia Sinensis**, "Tout prendre", début 2025, le label nantais **Une Vie Pour Rien** vient de sortir leur première démo, parue initialement en 2023. En deux disques, vous avez leur "intégrale", cool : www.uvpr.fr @@@ **Nineteen Something** annonce les sorties du nouvel album de **Jack and the Bearded Fisherman** (noise de Besançon), "Naked", leur cinquième, et du nouvel album de **Foggy Bottom** (power-pop de Thionville), "Mon insolence", leur quatrième : <https://nineteensomething.bigcartel.com> @@@ Deux nouvelles productions espagnoles pour le label marseillais **Crapoulet** : "Imagen latente" d'**Error De Paralaje**, post-punk, et "Contuberni per la concordia" de **Zombi Pujok**, punk-rock : <https://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ Le groupe havrais **François Premiers** vient de faire paraître son premier album, "Overture". Il s'agit en fait de la compilation des huit titres de leurs quatre singles parus à ce jour, mais ça fait quand même un album. Et c'est chez **Poseur Export** que ça se passe : poseur-export.fr @@@

Cherry CASINO and the GAMBLERS : The automatic fool (LP, Bear Family Records)

Le moins qu'on puisse dire de Cherry Casino and the Gamblers, c'est qu'ils prennent le temps de jouir des petits plaisirs de la vie. Ce côté cool se retrouve d'ailleurs dans leur musique, un rock'n'roll plutôt bon enfant directement hérité des joyeuses comptines d'un Bill Haley avec la voix duveteuse de ténor de Cherry Casino - si vous vous posiez la question, non, ce n'est pas son vrai nom, mais ça fait évidemment plus classe qu'Axel Praefcke, le lascar et son groupe étant Allemands - les guitares claires et limpides, le saxophone soyeux ou la contrebasse en apesanteur. Cherry Casino and the Gamblers opèrent depuis une vingtaine d'années déjà, mais "The automatic fool" n'est que leur quatrième album, un 25cm, mais néanmoins douze titres, tous tournant autour des deux minutes deux minutes trente, un format classique donc qu'on aurait bien vu paraître dans les années 50. Pourtant, le groupe pourrait être plus prolifique s'il le voulait. En effet, Cherry Casino est également ingénieur du son des studios Lightning Recorders à Berlin, là où il enregistre avec les Gamblers, il semble donc plutôt bien placé pour trouver du temps pour son groupe. D'ailleurs, il n'a fallu que cinq jours en tout pour mettre en boîte ce disque, en analogique, à l'ancienne, sur un antique magnétophone Telefunken M10 (dont les premiers modèles

sont apparus en 1957), avec des micros vintage Neumann et RCA (initialement mis en service respectivement en 1947 et 1954), difficile de faire plus authentique et plus près des origines, ce qui explique pourquoi le groupe a tenu à mentionner ces précisions techniques sur la pochette. La parution du disque en vinyl rendant le tout encore plus chaleureux, le genre de truc à écouter devant la cheminée, douillettement enveloppé dans un plaid, blotti au fond du canapé. Les titres de ce disque sont tous des originaux du groupe, à l'exception de "It ain't no big thing (but it's growing)", qui date de la fin des années 60 et non des 50's, enregistré d'abord par Charlie Louvin et Jack Barlow puis, plus tard, au début des années 70, par Eddy Arnold, Roy Orbison ou même l'Elvis Presley boursouflé de Las Vegas, on est donc bien loin du rock'n'roll primal, ce qui n'empêche pas Cherry Casino and the Gamblers de lui donner une couleur et une patine conformes au reste du disque. Cherry Casino and the Gamblers pratiquent le rock'n'roll artisanal et vous chantournent leurs disques comme d'autres vous sculptent une armoire normande ou vous signolent une horloge à coucou. C'est limite si on ne sent pas le bois fraîchement débité ou l'encaustique nouvellement répandue.

HELLIXXIR : Beyond the frame (CD, M&O Music)

Avec leurs vingt-cinq ans d'existence, Hellixxir passeraient presque pour des caciques de la scène thrash-death-métal française, même si "Beyond the frame" n'est que leur quatrième album. En l'occurrence, pour eux, qualité prime sur quantité. Avec ce nouvel album, le groupe instille même quelques nuances d'un black-métal suffisamment énergique pour se couler dans le moule défini dès le début. Cette couleur black passe notamment par la voix du chanteur Alexandre Manin, sépulcrale, vampirique et caverneuse, comme si ses cordes vocales avaient été passées à l'émeri et étaient entretenues au white spirit, le côté paradoxal de la symbolique des couleurs n'étant qu'un détail sémantique. Encore que, pour un groupe grenoblois, le blanc et le noir restent des couleurs essentielles à leur quotidien, le blanc des sommets enneigés qui entourent la ville, le noir de la fumée des usines environnantes. Aujourd'hui, Grenoble est toujours dans le top 10 des villes les plus polluées de France, donc... Des particules fines qui viennent allègrement se coller sur les cordes des guitares d'Helixxir ou se vautrer de manière lubrique sur les peaux de la batterie, assaillant le son du groupe d'un nappage granuleux qui évite définitivement la confusion avec un groupe de métal-pop (si, si, ça existe). Quand on dit qu'Helixxir est thrash, death ou black, ça n'est pas une litote, c'est une constatation, une évidence, un truisme. N'ont-ils pas été adoubés par des parrains comme Entombed ou Decapitated avec qui ils ont déjà partagé l'affiche ? Ce qui, en soi, est déjà suffisant pour vous imposer sur une scène où l'on tire toujours dans la catégorie poids lourds, oubliez les pailles, les mouches, les coqs ou les plumes. Avec un disque qui dure plus d'une heure, et treize morceaux au programme, on a le temps de juger de l'effet produit par un groupe qui sait marier la tendresse de quelques passages acoustiques, parcimonieux, rassurez-vous, et la rugosité de rythmes emmenés par une paire de guitares qui se tirent la bourre en permanence, quitte à se friter de temps en temps, et par une section basse-batterie capable de vous tracter un train de marchandises aussi facilement que s'il s'agissait d'un jouet pour bambin. Le périple que vous propose de suivre Helixxir sur cet album s'apparente à ceux d'Ulysse, d'Orphée ou d'Héraclès aux Enfers, puisque, comme les héros grecs, on finit quand même par en revenir, même si on y a laissé quelques décibels de perte auditive au passage, avec l'avantage, au fil du temps, de nous permettre de ne plus entendre les voisins s'engueuler à propos du petit dernier qui est en train de plus ou moins mal tourner. Positiver, toujours positiver, même dans le domaine du thrash et du death. Quant à connaître la recette de cet Helixxir, je préfère ne pas savoir, il suffit de voir ce que les sorcières de Macbeth balancent dans leur chaudron sans qu'il soit nécessaire d'en apprendre plus en la circonstance. Personnellement, en concert, ou en écoutant un disque, une bonne vieille petite binouze suffit amplement à mon bonheur. En plus de la musique, évidemment, mais ça, c'est induit non ?

THAT'LL FLAT... GIT IT ! Vol. 52 - ROCKABILLY & ROCK'N'ROLL FROM THE VAULTS OF MAR-VEL' & GLENN RECORDS (CD, Bear Family Records)

L'un des intérêts de cette série de compilations initiée par le label archiviste allemand Bear Family est certes de nous donner à entendre un peu de rockabilly et de rock'n'roll primitifs, à travers quelques gros labels ayant eu, ou ayant encore, pignon sur rue, mais aussi, et c'est là que l'intérêt est patent, via des labels beaucoup plus confidentiels et obscurs, ainsi en va-t-il de cette nouvelle livraison qui

s'attache aux destinées de Mar-Vel' Records et de sa filiale Glenn Records, cette dernière tenant son nom du fondateur de l'ensemble, Harry Glenn. C'est en 1949 que ce dernier crée ces deux étiquettes, à Hammond, Indiana. L'essentiel de sa production date des années 50 et du début des années 60, même si les dernières références du label datent de la fin des années 70. La sélection proposée ici parcourt la décennie 1956-1965. La production de Mar-Vel' et de Glenn n'ayant guère été pléthorique, dans les cent cinquante singles au total, le compilateur a pu se permettre de choisir parfois plusieurs titres par artiste alors que, habituellement, notamment pour les gros labels, on se contente d'un seul. Avec deux, trois ou quatre morceaux, on peut mieux apprécier l'alchimie qui présidait aux productions de ces deux labels, notamment celles d'Harry Carter - "the Rock'n'Roll Apache", rapport à ses origines amérindiennes, qui n'hésite pas, sur "Rhythm in my soul" en 1956, à faire appel à un accordéon - Bob Burton, Billy Hall, Herbie Duncan, Chuck Dallis, Bobby Cisco, Jim Gatlin - celui-ci était en fait l'un des deux chanteurs des Super X Cowboys, un groupe emmené par le violoniste Lester Smithart, ce qui explique peut-être pourquoi ces deux morceaux, écrits par lui et enregistrés sous son nom en 1954, et non sous celui, habituel, du groupe, sont restés inédits jusqu'en 1979 - Billy Nix - avec l'un des meilleurs titres de la compilation, "Moon twist", une reprise de Chuck Dallis, dont l'original figure aussi sur ce disque, parue en 1962, au tout début de la conquête spatiale américaine, d'où le décompte d'ouverture, comme pour le lancement d'une fusée et comme sur l'original de Dallis, soutenu par un saxophone énergique et aussi expressif qu'une cochonne délurée, qu'on n'a pas chez Dallis. J'aurais aussi une pensée pour les Gaye Sisters, deux véritables sœurs, Virginia et Kathylene, une blonde et une brune, qui ne sont pas sans évoquer les Everly Brothers sur "Oh Ricky", chanson écrite par Virginia. D'ailleurs, la ressemblance vocale avec les Everly Brothers est telle qu'Harry Glenn, après avoir sorti cet unique single des Gaye Sisters en 1959, décide de la represser l'année suivante, en 1960, le sortant alors sous le nom des Beverly Sisters, alors que les deux frangines ne se sont jamais appelées ainsi. On aura compris le message. Aucun de ces deux pressages n'ayant connu le succès, Harry Glenn tente à nouveau de forcer la chance en ressortant ce single une troisième fois, sous le nom the Secretaries, toujours en vain. Autre morceau intéressant, "Rockin' for Goldwater" de Paul Parker. Sorti en 1964, au moment où les Beatles sont en train de bouleverser le paysage musical américain, ce morceau sonne typiquement de son époque, avec un orgue qui rappelle les prémisses de la scène garage-beat. Politiquement, on peut être plus réservé quant au thème des paroles de la chanson qui semble prendre fait et cause pour Barry Goldwater, le candidat républicain à l'élection présidentielle américaine de 1964, aux idées d'extrême-droite très prononcées. Mais comme, dans le même temps, Paul Parker dénonce aussi les turpitudes géopolitiques de Lyndon Johnson, le président sortant qui sera d'ailleurs réélu, à propos de ses positions sur Cuba ou de son engagement de plus en plus accentué au Vietnam, on peut considérer que tout ça s'annule. Avec ses deux labels, Harry Glenn n'a sorti que des 45t, il semble qu'il n'ait même jamais envisagé de produire des albums, ces labels ayant eu le mérite de permettre à des musiciens de pouvoir graver quelques disques, parfois un seul et unique, au cours de carrières aussi brèves que météoriques. Les deux seuls qui parviendront, brièvement, à se faire un vague nom auprès des médias, à défaut du public, sont Jack Bradshaw, qui sortira un single sur Decca en 1955, et Bobby Cisco ("The singing farm boy" selon son surnom) qui, en 1957 puis en 1963, parviendra à intéresser des labels plus prestigieux comme Chess et Vee Jay, même si ce ne sera que pour un unique single à chaque fois. À deux ou trois exceptions près, les artistes Mar-Vel' et Glenn, comme ça se faisait fréquemment à l'époque sur les labels indépendants, écrivent eux-mêmes leurs chansons, ne recourant presque jamais à l'art de la reprise, et quand c'est le cas pas la reprise de succès contemporains, mais la cover toujours underground. Une belle tranche d'histoire du rock'n'roll et probablement une belle découverte pour beaucoup d'entre vous.

ASTROOID : L'as des astres Vol. 2 (CD, Zone Onze Records/Le Keupon Voyageur/Prisonnier Du Son Records/Kanal Hysterik/Kulture(s) Punk/Abracadaboom Records/Pourvu Xa Dure/Prod Des Astres)

Après la parution, en début d'année, de "L'as des astres Vol. 1" (voir chronique dans le n° 151 de cette estimable gazette), on se doutait bien qu'on n'allait pas tarder à voir débouler la suite de cette aventure. Personnellement, j'ai du mal à comprendre le concept. Pourquoi sortir un album en deux parties à plusieurs mois d'écart ? Pourquoi ne pas avoir tout mis sur un même disque ? D'autant que, si l'on additionne les temps totaux de ces deux volumes, on reste

encore sous l'heure, tout aurait donc tenu sur un seul et même CD. Et même, plus globalement, pourquoi un volume 1 et un volume 2 ? Les deux disques seraient sortis sous deux titres différents, ça n'aurait pas changé grand-chose. Mais je suppose que Loran Astroïd (Loran Toxic quand il cogne derrière Toxic Waste) avait de bonnes raisons pour agir ainsi. De toute façon, ces raisons sont forcément bonnes puisque ce sont les siennes et que c'est lui le responsable de l'entreprise, il fait bien ce qu'il veut. D'ailleurs, pour bien insister sur le côté diptyque de "L'as des astres", les douze titres de ce second opus (le premier en contenait dix) sont numérotés de 11 à 22, et pas de 1 à 12 comme on aurait pu s'y attendre si les deux albums eussent été clairement séparés. Musicalement, ce nouvel album s'inscrit pleinement dans la ligne des deux précédents, et donc forcément dans la ligne du "volume 1", il n'y a pas spoliation intellectuelle dans cette histoire. Astroïd c'est du punk avec de forts relents très rock'n'roll, une musique foutrement énergique (moins d'une demi-heure au moment d'arrêter le chrono en franchissant la ligne d'arrivée) qui ne prend guère le temps d'admirer le paysage ou de compter les spectateurs massés dans les gradins. Le groupe reste tellement groupé sur ce disque qu'il n'a invité personne aux festivités, contrairement au premier volet sur lequel intervenait Spi (OTH, Naufragés). Ici, Astroïd vit en parfaite autarcie, à cinq, deux guitares (dont Loran qui assure aussi le chant), basse, batterie et des chœurs féminins fort fort discrets, si discrets que je me demande parfois s'il y en a, même sur "Tu m'emmerdes", chanson dont Julie, qui assure ces chœurs, a pourtant écrit le texte. À moins que le fait que je ne les entende pas ne tienne qu'à mes oreilles détruites par des décennies de rock'n'roll écouté à fort fort volume, hypothèse qui n'est absolument pas à rejeter. Seul petite excentricité sur ce disque, le morceau d'ouverture, une exception puisqu'il s'agit d'une reprise masculinisée de "Je suis inadaptée", chanson créée en 1968 par cette pécheresse de Brigitte Fontaine sur son album "Brigitte Fontaine est... ?" (un disque qui, au passage, vient d'être réédité par We Want Sounds, sous le titre souvent suggéré par le passé "Brigitte Fontaine est... folle", mais c'est une autre histoire, cette réédition, pas la folie douce de Brigitte). Brigitte Fontaine avait écrit cette chanson avec le chef d'orchestre Jean-Claude Vannier, et non pas avec Jacques Higelin comme indiqué sur l'album d'Astroïd, erreur véniale, Higelin ayant composé "Cet enfant que je t'avais fait" sur l'album de la chanteuse la plus excentrique de la scène hexagonale après Mireille Mathieu.



Jackie Lee COCHRAN : Rocks (CD, Bear Family Records)
Jusqu'en 1985, Jackie Lee Cochran n'était qu'un parmi les très nombreux obscurs pionniers du rock'n'roll, connu surtout des historiens du genre et de quelques aficionados chercheurs de pépites discographiques. Parmi ces derniers, Lux Interior et Poison Ivy des Cramps - qui fantasmaient depuis longtemps sur tous ces oubliés des années 50 et qui se sont constitués, en ratissonnant tout ce que les États-Unis comptent de brocantes et de marchés aux puces, une discothèque monumentale et monstrueuse - des Cramps donc qui, en 1985, en face B de la version maxi EP de "Can your pussy do the

dog ?" (formats 10" et 12"), morceau de l'album "A date with Elvis", reprennent "Georgia Lee Brown" de notre homme Cochran. À partir de là, le nom de ce dernier commence à refleurir au fil de quelques compilations et anthologies, une redécouverte méritée. Jackie Lee Cochran est né le 5 février 1934 à Dalton, Géorgie. Grâce à l'une de ses grands-mères, il possède des origines amérindiennes. Mais, son père ayant été condamné à trente ans de prison pour meurtre, il passera son enfance ballotté de ci de là, chez des parents plus ou moins proches, entre la Louisiane, le Mississippi et l'Alabama. Il commence à jouer de la guitare à l'âge de 6 ans. Adolescent, alors qu'il vit chez sa grand-mère à Gadsden, Alabama, et au grand déplaisir de cette dernière, il commence à se produire dans des clubs locaux. Mamie souhaitant lui voir intégrer l'armée, Jackie Lee finit par se laisser convaincre et s' enrôle dans l'US Air Force. Stationné à San Antonio, Texas, tous les week-ends il se cogne les quatre cents kilomètres qui séparent sa base de la ville d'Abilene, Texas, pour se produire dans le show radiophonique du musicien country Slim Willet, une sommité dans la région à l'époque, son émission ayant existé de 1949 à 1956. Ces prestations font remarquer Jackie Lee Cochran par les producteurs d'une autre célèbre émission de radio de l'époque, le "Big D Jamboree" à Dallas, Texas, à quatre cent cinquante kilomètres de San Antonio cette fois. Il avait la foi, c'est le moins qu'on puisse dire, pour faire tout ce chemin hebdomadaire. Mais tout a une fin. Quand l'armée l'envoie en garnison à Selma, Alabama, il trouve un autre point de chute radiophonique à Montgomery, la capitale de l'état, quatre-vingt kilomètres seulement, autant dire la porte à côté. Il en profite pour former son propre groupe country, les Flying C Ranch Boys. Il quitte l'armée en 1955 pour s'établir brièvement dans le Mississippi et intégrer le groupe du chanteur country Jimmy Swan avant de partir pour la Californie où on peut le voir et l'entendre dans l'émission "Hometown Jamboree" du chanteur Cliffie Stone, tant à la télévision qu'à la radio. Peu après avoir entendu Elvis Presley pour la première fois, en 1956, Jackie Lee Cochran abandonne la country pour se tourner vers le rockabilly. Managé par Pat O'Donnell, ce dernier affuble Jackie Lee Cochran du surnom de Jack The Cat et lui décroche un contrat avec le label californien Sims Records sur lequel il fait paraître son premier single, "Riverside jump", de sa composition. Peu après, il signe avec Decca, label sur lequel il sort son deuxième single, "Ruby Pearl", toujours de sa composition et sur lequel il est accompagné par le guitariste Merle Travis et le pianiste Jimmy Pruett, single qui connaît un honnête succès et qui manque entrer dans les classements du "Billboard". Mais Pat O'Donnell désapprouvant cette signature avec Decca, il fait tout pour rompre le contrat, ce faisant, Decca cesse brutalement de promouvoir "Ruby Pearl" qui ne se classe donc pas. Jackie Lee Cochran, à son corps défendant, vient de laisser filer sa chance de connaître un succès national. Qui sait, l'histoire aurait peut-être pu être différente si... En 1957, il signe avec Viv, puis Spry en 1958 et enfin Jaguar en 1959, avec à chaque fois un unique single. C'est sur Jaguar qu'il fait paraître "Georgia Lee Brown", un titre propre à se faire déchanter n'importe quelle féline en chaleur dans un rayon de quelques kilomètres. Ne connaissant aucun succès, il abandonne alors la musique et trouve un boulot alimentaire chez l'avionneur Douglas. En 1973, l'Angleterre et, à la suite, le reste de l'Europe, connaissant un important revival rockabilly, le public européen se montre friand à la fois de redécouvertes de pionniers oubliés et de nouveautés. Flairant le filon, Jackie Lee Cochran parvient à décrocher un contrat avec le label rockabilly américain Rollin' Rock Records, sur lequel il sort trois albums entre 1973 et 1977. Il parvient même à tourner en Norvège en 1981. En 1985, parallèlement à la reprise de "Georgia Lee Brown" par les Cramps, le label allemand Hydra consacre une compilation à Jackie Lee Cochran, avec ses titres des années 50, dont plusieurs inédits. Le succès de cette compilation permet à Jackie Lee Cochran d'effectuer plusieurs tournées en Europe. Jackie Lee Cochran est mort le 15 mars 1998 à son domicile de Burbank, Californie, à l'âge de 64 ans. Suite à sa redécouverte en 1985, plusieurs compilations plus ou moins thématiques lui ont été consacrées, celle-ci, dans la série "Rocks" du label allemand Bear Family, est donc la dernière en date. On y trouve évidemment tous ses singles 50's, il n'y en a pas eu tant que ça, cinq seulement, ainsi que quelques inédits d'époque. Mais les deux tiers de la sélection proviennent de ses derniers enregistrements, entre 1972 et 1985. Entre 1972 et 1980, on note qu'il est accompagné notamment par le contrebassiste texan Ray Campi tandis que pour l'une des séances de 1985 il bénéficie du support du groupe écossais Johnny & the Roccos. Tout au long des trente et un titres, y compris les plus récents, c'est du pur rockabilly-rock'n'roll que Jackie Lee Cochran nous sert, plus de la moitié de ces morceaux étant de sa composition, dont "Jack the cat", d'après son surnom, qu'il finit par mettre en boîte en 1985, avec quelques reprises soigneusement choisies, dont "I don't care if the sun don't

shine", "Mystery train", "Money honey" et "Good rockin' tonight", via Elvis Presley puisque c'était déjà des reprises pour ce dernier. Le plus intéressant dans tout ça c'est de constater que, quelle que soit l'époque où il a enregistré, Jackie Lee Cochran a réussi à garder le même esprit musical et quasiment la même sonorité, alors que, en plus de vingt-cinq ans, la technique a évidemment évolué. On s'en rend d'autant mieux compte que, les chansons n'étant pas compilées par ordre chronologique, on n'entend guère la différence entre un titre de 1985 et celui qui le suit, de 1957. Plutôt pas mal quand on sait que, souvent, les pionniers qui sont revenus aux affaires dans les années 70/80 ont souvent largement altéré leur rock'n'roll primal. Pas Jackie Lee Cochran, ce qui n'est pas la moindre de ses qualités. Les Cramps, comme d'habitude, avaient vu juste en lui insufflant une seconde vie.

KOMPTOIR CHAOS : Our first two (2 CD, Skull Strings/Kanal Hysterik)

ZERO TALENT : CD's not dead (CD, Kanal Hysterik/Z Comme Zero)

Vous venez de passer votre baccalauréat avec option punk mais, parce que vous avez picolé plutôt que de réviser, il vous faut faire un détour par l'oral pour décrocher le précieux bout de papier. Pas de panique, et pas besoin de vous affubler d'un cilice pour faire pénitence, Kanal Hysterik vous offre, sur un plateau, comme au troquet, une séance de rattrapage pour parfaire votre petit endoctrinement keupon pour les nuls. Merci qui ? En plus, Kanal Hysterik vous évite de vous coltiner une géographie aléatoire en respectant les trois unités du théâtre classique, avouez que le label est aux petits soins pour vous. Unité de temps, vous devriez pouvoir écouter ces disques en une seule journée, et même plusieurs fois pour en être bien imprégné, unité de lieu, à l'est toute avec un label vosgien, un groupe tout aussi vosgien et l'autre alsacien, et unité d'action, une seule intrigue, punk, punk et repunk. Et dix de der en prime si vous avez également choisi l'option belote de comptoir, on n'est jamais trop prudent.

Tiens, le comptoir justement, qui sert de raison sociale au premier gang qui nous occupe, certes avec une bénigne faute d'orthographe, mais, sauf si c'est à cause du français que vous vous retrouvez à devoir vous raccrocher aux branches, ça ne devrait pas être votre préoccupation majeure, Komptoir Chaos donc qui, paradoxalement, est originaire de Vittel, ce qui ne manque pas de piquant pour un groupe punk. Déjà un bon point pour eux. Quatre ans après la parution de leur troisième album ("Troisième vague", le 1er novembre 2021), Komptoir Chaos voit réédités ses deux premiers méfaits, "Premières sommations" (2008) et "Seconde génération" (2015), une trilogie qui vous permet, au passage, de revoir vos bases de calcul mental, décidément, si vous ne rendez pas grâce aux efforts de la Punkitude Nationale pour vous sortir de votre condition de punk indécroitable c'est que vous êtes bien ingrat. Et de punk, c'est bien de ça dont il s'agit avec Komptoir Chaos, du pur et dur, du crû et du tatoué, du houblonné et du fiérot. Un street-punk classique de facture qui vous balance quelques mandales bien senties, même s'ils ne sont que trois à s'en prendre à vous au détour d'une rue sombre. On retrouve ici les deux albums dans leurs couplages d'origine, treize titres chacun. Seule (légère) différence, le pressage CD japonais, sur Worst, avait ajouté un bonus live à "Premières sommations", bonus non repris ici. En revanche, cette réédition a été remasterisée pour donner un peu plus d'ampleur et de volume à ces deux albums fondateurs. Deux albums qui reparaissent sur deux CD distincts regroupés dans le même boîtier, avec un nouvel artwork inédit, ne privilégiant donc aucune des deux premières pochettes, néanmoins visibles sur le livret. On peut d'ailleurs s'étonner que les deux albums n'aient pas été regroupés sur un seul CD, ça aurait tenu puisque, les deux réunis, ça nous fait dans les soixante-dix minutes de temps total. Il serait même resté dix minutes de rab. Je suppose que l'idée première était de respecter la double sortie originelle.

Pour Zero Talent, de Mulhouse, la démarche est un poil différente, bien que tout aussi archiviste. Un petit point d'histoire (ça non plus ça ne peut pas faire de mal à votre cursus) pour commencer. Zero Talent voit le jour en 1998 dans une formation atypique pour un groupe punk, mais plutôt opportune pour un groupe ska-punk, école dont se réclame le sextet puisque, à côté du trio basique guitare-basse-batterie, on trouve carrément trois cuivres, une trompette et deux trombones. Encore que, à certains moments, un saxophone ait remplacé l'un des trombones. La compilation qui nous intéresse aujourd'hui est un patchwork de vintage et de contemporain, avec la réédition de trois EP extirpés des tiroirs et l'adjonction de trois inédits. Ce sont d'ailleurs ces inédits qui ouvrent le bal, dont un "Jouer avec le feu" qui n'a rien à voir avec le classique des Sheriff, c'est bien un

original, et un "Léo" qui n'a rien à voir avec votre serviteur qui utilise pourtant lui aussi ce prénom pour dissimuler sa véritable identité. Du coup, je m'interroge, Zero Talent m'auraient-ils démasqué ? Diantre et damned ! Quant aux trois EP qu'on peut redécouvrir à l'occasion de la sortie de cette compilation, ce sont, par ordre d'apparition dans les bacs, l'éponyme "Zero Talent" paru en 2014, "Société anonyme" paru en 2018 et "Utopies & désillusions" paru en 2021, soit l'intégrale des formats courts du groupe, forcément les plus difficiles à trouver aujourd'hui, même si je ne suis pas sûr que les albums soient beaucoup plus accessibles. Mais bon, après il aurait fallu taper dans le coffret, ce n'est plus le même budget. Zero Talent étant un groupe de ska-punk, on aura compris que, outre le côté revendicatif et militant du punk, la musique de nos louustics se veut aussi diaboliquement gaillarde, enthousiaste et badine, dichotomie assumée entre les textes et les flonflons. En dix ans, période couverte par cette compilation, Zero Talent n'ont guère changé de cap, sans jeu dans une barre solidement fixée à un safran inébranlable dans sa volonté d'arriver à bon port. Même quand Zero Talent reprend un truc aussi pop que "Call me maybe" de Carly Rae Jepsen, qui n'a pourtant pas plus de rapport avec le ska ou le punk que moi avec le bouddhisme zen. Comme quoi, en musique, l'important est souvent l'arrangement, plus que l'écriture.

Si, avec tout ça, vous ne décrochez pas une petite mention, c'est que vous êtes bon pour un CAP dame-pipi. Il n'y a pas de sot métier... en principe.

CHICAGO ROCKS - WINDY CITY ROCK AND ROLL Vol. 1 (CD, Bear Family Records)

Évidemment, on connaît surtout Chicago comme étant l'une des capitales du blues, notamment dans ses quartiers sud, hébergeant des musiciens aussi influents que Muddy Waters, Howlin' Wolf ou Sonny Boy Williamson, entre beaucoup d'autres, ou un label fondateur comme Chess (Chuck Berry, Willie Dixon et tutti quanti). Mais, dans les années 50, Chicago étant alors la deuxième ville la plus peuplée des États-Unis (aujourd'hui, elle est encore au troisième rang), elle ne pouvait pas rester imperméable aux pulsions nouvelles du rock'n'roll, cette compilation en apporte la preuve, et la précision "Vol. 1" annonce déjà une suite, ou peut-être même plusieurs. Tous les artistes et groupes listés ici, désobéissant donc au dogme bluesy qui prévalait jusqu'alors, sont originaires de Chicago et, de fait, peu d'entre eux m'étaient vraiment connus jusqu'à aujourd'hui. Parmi ces derniers, je citerai Ral Donner, Ron Haydock (qui, avec ses Boppers, a beaucoup appris de Gene Vincent et ses Blue Caps, tant musicalement que visuellement), Eddy Clearwater - encore que lui, c'est plutôt sa carrière ultérieure comme bluesman qui reste dans les mémoires, y compris son accoutrement pseudo amérindien, rappelant vaguement que l'une de ses grands-mères était Cherokee - Hank Mizell - son séminial "Jungle rock" et son rythme tribal, présent ici, paru originellement en 1958 sur Eko, sans beaucoup d'écho justement, ne connaîtira un retentissement mondial qu'en 1976 quand le label anglais Charly le repressera pour l'envoyer directement à la première place aux Pays-Bas et à la troisième en Angleterre, le tout en plein revival rockabilly européen - Hayden Thompson - qui propose ici sa version de "Brown eyed handsome man" de Chuck Berry - Penny Smith - dont l'heure de gloire, si l'on peut dire, se situe en février 1959 quand elle est à l'affiche de la tournée "Winter dance party" au cours de laquelle Buddy Holly, le Big Bopper et Ritchie Valens trouvent la mort, n'étant cependant pas concernée par les tractations autour des places disponibles dans l'avion fatal. Pour le reste, comme souvent à cette époque, on trouve des musiciens qui semblent prendre le train du rock'n'roll en route, se réappropriant tout ou partie de ce qui marchait alors plus ou moins bien. Dans le genre, Eddie Cochran paraît avoir été fort prisé dans la "Windy City". En effet, si Phil Orsi et ses Little Kings reprennent "Come on everybody", George Torrens et ses Maybees se fendent d'un "TR-3" - que diable ce code représente-t-il ? aucune idée - écrit par le guitariste et le saxophoniste des Maybees, Eugene Ledesma et Gerry Beisbier et qui n'est rien d'autre qu'un pompage éhonté de "Something else" de Cochran. De leur côté, Tobin Matthews reprend Buddy Holly ("Think it over"), Penny Smith Bill Haley ("I've got news for you"), Wayne Worley and his Worley Birds Sonny Burgess ("Red headed woman"), Robby and the Troubadours Little Richard ("Long tall Sally"), tandis qu'Eddie Cash offre un lifting rock'n'roll à un classique du jazz mainstream, "Stormy weather", créé en 1933 par Ethel Waters. Autre emprunt qui ne veut pas dire son nom, "Rock tonight" d'Ernie Daro qui ressemble furieusement à "Blue suede shoes" de Carl Perkins, en mode jive plutôt que rockabilly. Quant à la curiosité de cette compilation, c'est Lennie LaCour, un créole né en Louisiane, qu'on découvre d'abord comme chanteur avec "Rock'n'roll romance", un 78t

face unique paru en 1956 donné en cadeau aux acheteurs de packs de six canettes d'un soda pétillant baptisé "Orange Crush" (combien d'exemplaires ont-ils survécu en bon état ?), et qu'on retrouve en 1960 producteur et auteur-compositeur puisque c'est lui qui écrit et produit "Knock, knock, knock (knocking at my door)" pour Eddy Bell and the Bel-Aires. Tout au long des trente-cinq titres de cette compilation, parus entre 1955 et 1963, on entend toute la palette de styles qui ont forgé le rock'n'roll, du rockabilly, du white rock (le saxophone est très présent chez un peu tout le monde), du jive, du jump, du rhythm'n'blues, du doo-wop, blanc pour le coup, de la ballade rythmée, du boogie, ou même du twist. Globalement, la scène proto-rock'n'roll de Chicago ressemblait à ce qui se faisait partout ailleurs aux États-Unis, on n'est donc pas dépayssé à l'écoute de cette collection. Et puis, rien que pour "Jungle rock" de Hank Mizell, elle vaut la peine que vous dépensez quelques écus si vous n'avez pas déjà cette chanson quelque part dans votre discothèque.

SYSTEM OF SLAVES : Live not by lies... at one time we dared not even whisper (CD, Engineer Records/Deviance/D.I.Y./Mass Productions/Blind Destruction Records)

Un peu plus d'un an après la parution de leur premier album, "Masters of mankind" (voir chronique dans le n° 147 de ma feuille de citrouille), les Gallois de System Of Slaves reviennent avec son petit frère, qui lui ressemble comme deux gouttes de Penderyn avec son amalgame de punk, de hardcore, de crust et de métal, chant féminin, mais pas efféminé pour deux Livres Sterling, en prime. System Of Slaves sont tellement énervés contre les pouvoirs en général, ceux qui nous rendent esclaves aussi bien du système que de nous même, qu'ils ne se contentent pas de la musique pour éructer leur colère et cracher dans le marigot politico-financier, ils font aussi de leurs pochettes des manifestes graphiques anarchopunk et délateurs, avec une appétence certaine pour la suspension, voulue ou forcée. Sur le premier album, c'était une sorcière en lévitation qui nous avertissait que la fin du monde, programmée depuis le Moyen-Âge, arrivait à grandes enjambées, ici c'est un pendu dans un décor post-apocalyptique qui nous informe que nous entrons dans le domaine privé de la mort et de l'enfer, confirmant ainsi le sens du titre de ce nouvel album, System Of Slaves ne vivent pas du mensonge institutionnalisé et étatique. Comme nous, ils le subissent au quotidien, obligeant à nous défier de tout et de tout le monde. Ce qui, quand on est adepte du dicton "Pour vivre heureux vivons cachés", nous parle forcément et nous interpelle au niveau de notre vécu ténébreux. Ce thème du mensonge revient d'ailleurs régulièrement dans les chansons du disque ("They lie", "The lie we live", déclinaison du titre générique de l'album), c'est qu'il y a donc bien de quoi se poser des questions, au minimum. Ce deuxième album présente une architecture commune avec son prédecesseur, douze morceaux en moins d'une demi-heure, c'est explosif, mais pas comme de la banale nitroglycérine, qui pète et qui atomise tout sur une surface somme toute relativement réduite, plutôt façon Shrapnel ou bombe à fragmentation qui vous déchiquettent tout dans un rayon largement plus étendu que ce à quoi on pourrait s'attendre. Manière de nous dire que personne n'est à l'abri de rien, surtout en matière de politique, contrainte et subie, et de magouilles affairistes et occultes, toujours à notre détriment. Le discours de System Of Slaves n'est guère optimiste, c'est clair, mais, rien qu'en ouvrant n'importe quel journal - qu'il soit indépendant ou affilié au grand capital n'y change rien - on ne peut que constater que notre monde est définitivement vicié et pourri, le groupe ne fait donc malheureusement qu'énoncer, et dénoncer, des évidences. Le problème habituel avec les lanceurs d'alerte c'est que, passées les premières minutes d'indignation suivant leurs révélations, tout redevient comme avant sans que ça n'émeuve personne sur le long terme. "Il est urgent de ne rien faire !" comme le veut le mot d'ordre de toute instance gouvernementale qui se "respecte" (hum), de gauche comme de droite, d'un pays industrialisé comme d'une dictature du tiers-monde, le meilleur business, comprendre celui qui rapporte le plus, ne se fait-il pas en période de plus grand calme sociétal ? Pour terminer sur une note plus positive, signalons que ce nouvel album paraît à la fois en vinyle et en CD, et que, sur ce support, est rajoutée en bonus l'intégralité du premier album qui, lui, n'était sorti qu'en vinyle. Et quand je dis intégralité, ça inclut la reprise de "Ace of spades" de Motörhead qui ne figurait pas sur le vinyle, mais uniquement sur la version digitale du disque. Si ça n'est pas de la cajolerie de la part de System Of Slaves, fut-ce à coups de taloches, qu'est-ce donc alors ?

NOFX : A to H (CD, Fat Wreck Chords/Hopeless Records)

Coucou les revoilou ! À peine NOFX ont-ils annoncé leur séparation, et même leur retraite - c'était le 6 octobre 2024 lors de leur dernier concert à San Pedro, Californie - qu'ils refont la une de l'actualité punk. Logique, comme tous les retraités, ils sont toujours très occupés, ne serait-ce qu'à se tripoter sans vergogne, comme au temps de leur acnéique jeunesse. Mais pas d'amalgame fatal, NOFX ne se reformeront pas (pas encore ?), ils viennent juste de sortir le premier volet de ce qui s'annonce comme un triptyque "alphabétique". En effet, si "A to H" s'intitule ainsi, c'est tout simplement parce que les huit morceaux du disque ont des titres commençant par les huit premières lettres de l'alphabet, les deux volumes suivants présenteront le même schéma lexical ce qui, au final, en vingt-six chansons, nous fera un truc intitulé "A to Z". UK Subs, tout au long de leur carrière, ont fait la même chose avec les titres de leurs vingt-six albums officiels, chez NOFX, c'est juste plus condensé. Et condensé est le terme approprié, les huit morceaux de "A to H" étant balancés en moins de vingt minutes. Du coup, si l'on tient compte du fait que cette triple compilation ne devrait proposer que des raretés, des inédits et des démos, soit des trucs déjà enregistrés, on peut se demander pourquoi ils ne sortent pas tout ça sur un seul et même CD, ça aurait largement tenu, à moins que, sur les suites, ils nous surprennent avec des mini-opéras ou des machins progressifs, ce dont je doute quand même un peu. Ce premier volume s'articule autour de "Barcelona", un inédit datant de 2013 paru, uniquement en streaming, en juillet 2025. Du NOFX pur jus et pur punk à roulettes, du NOFX comme on l'aime. Autres inédits au programme, "The audition" et "Cigarette girl". Pour ce qui est des démos, on a celles de "Don't count on me" (version officielle sur le "Double album" paru en 2022, quinzième et dernier album du groupe) et de "Generation Z" (version officielle sur l'album "First ditch effort" en 2016). Quant aux raretés, NOFX ont exhumé "Everything in moderation (especially moderation)" et "Hardcore 84" de la compilation "The longest EP" en 2010, et "Fleas" (titre paru à l'origine en 1994 sur l'album "Punk in drublic") d'un live de 2009 pour le réseau "MySpace". Pour l'instant, NOFX ont donc couvert leurs trente dernières années de carrière. Attendons de voir ce que les deux volumes suivants nous réservent pour savoir si cette triple compilation va justifier la volonté du groupe de parcourir l'entièreté de leur trajectoire musicale, depuis leur base de lancement jusqu'à leur crash en plein dans la lune, mais pas celle de Méliès, me fais-je bien comprendre ? De toute façon, quoi qu'il arrive, on peut être assuré d'avoir un beau bocal de bonbons à se glisser sous la langue, et le tympan, vu que NOFX n'ont jamais fait la moindre faute de goût en plus de quarante ans d'activité. M'étonnerait qu'ils commencent maintenant.

SUPERCHAINED : Symbolic (CD, Bitume Prods - www.bitume-prods.fr)

C'est l'histoire d'un album qui n'aurait jamais dû exister. Si c'était un conte de fée, on attendrait forcément beaucoup de surprises de son développement. Surtout que, finalement, l'album existe bel et bien. La preuve, j'en parle, tout en l'écoutant, et comme je ne suis pas encore complètement gaga - bien que certains en doutent, mais je ne m'étendrai pas sur le sujet - c'est que ce disque est, même s'il ne pense pas par lui-même, faut pas exagérer, les contes de fée ont leur limites. Or donc, il était une fois un jeune Meldois (habituant de Meaux pour ceux qui pourraient croire qu'il s'agit d'une nouvelle créature fantastique... quoiqu'il y ait un peu de ça), Hugo Lanvin, selon les indications de tous ses papiers d'identité, qui décida de se lancer dans la musique. Il aurait bien monter un groupe, mais comme il était déjà capable de jouer de toutes sortes d'instruments, il se dit qu'il pouvait aussi bien se débrouiller tout seul, dans sa cave, ou son grenier, ou sa cuisine, je n'ai absolument aucune idée de la topographie de son petit chez lui. Il n'avait plus qu'à s'acheter un peu de matériel d'enregistrement et il pouvait ainsi s'occuper lui-même de cette phase de création musicale. Pour parfaire l'illusion, il décida également de se trouver un nom de groupe, Superchained, pour faire accroire qu'il s'était transformé en hydre à plusieurs têtes, un monstre bien réel pour le coup, demandez donc à Héraclès qui s'en est coltiné une presque à lui tout seul (son neveu Iolaos lui a quand même filé un petit coup de main, on a beau être héros et demi-dieu, il y a des choses qu'on ne peut endosser seul). Nous sommes en 2017, il ne reste plus à Hugo Lanvin qu'à se lancer. Un EP, en 2019, et un album, en 2022, plus tard, notre jeune ubiquiste, après avoir humilié tous les groupes de plus d'une personne de la planète en prouvant que l'union ne fait pas toujours la force, pense qu'il a désormais fait le tour de la question et songe sérieusement à passer à autre chose. Sauf qu'une petite voix dans sa tête - bah oui, c'est un peu le problème des solitaires, ils se parlent parfois à eux-mêmes - lui susurre que, non,

il a peut-être encore des choses à faire dire à Superchained. Hugo Lanvin s'admoneste tant et si bien lui-même qu'il finit par obéir à cette autosuggestion si persuasive et qu'il remet l'ouvrage sur le métier, ce qui nous donne ce second album, sur lequel il fait à nouveau tout lui-même, jouant guitare, basse, piano et batterie, chantant, enregistrant, mixant, concevant la pochette, kitsch et sobre à la fois, à des années-lumière de l'atmosphère du disque. En revanche, musicalement, il diversifie ses univers, présentant la chose comme du rock alternatif, comprendre mixant grunge et stoner, rock et punk, pop et métal, au gré du courant et de l'inspiration, un multivers musical plutôt bien symbolisé, à la fois par le titre générique du disque et par sa pochette, un couple en train de se marier, le cliché, sur lequel on ne voit que leurs mimines toutes propres, capturant le moment crucial du passage de l'alliance à l'annulation de la jeune épousée, vêtue de blanc alors que le marié, lui, est en noir. Yin et yang version électrique. Après, l'album souffre un peu des défauts inhérents aux disques enregistrés par un seul et même bonhomme, un côté un peu monolithique, une certaine uniformité dans le son général, notamment le chant (Superchained me rappelle un peu ce que faisait Jeremy Morris dans les années 80/90), une linéarité dans laquelle on cherche les aspérités. C'est là qu'on se dit que l'hydre avait sûrement son utilité au sein du vivant, si ce butor d'Héraclès n'en avait pas occis le dernier spécimen. Mais, après tout, vu que ce disque n'aurait jamais dû exister, peut-être Hugo Lanvin, un de ces jours, le réenregistrera-t-il avec un vrai groupe, l'écoute comparative des deux rondelles pourrait alors être intéressante.

Jerry Lee LEWIS : The greatest live show on earth (LP, Bear Family Records - www.bear-family.com)

Cette nouvelle production Bear Family est la réédition d'un album paru en 1964 sur Smash, label qui avait accueilli Jerry Lee Lewis l'année précédente après qu'il eut quitté son étiquette historique Sun Records. Il s'agit du deuxième album live de Jerry Lee Lewis, une sortie qui, à l'époque, aurait pu paraître incongrue si l'on se réfère à sa discographie. En effet, quelques mois plus tôt, le 5 avril 1964, le chanteur et pianiste américain, accompagné par les Nashville Teens, un alors jeune groupe anglais, enregistrait l'un de ses concerts les plus fameux au Star Club de Hambourg, enregistrement paru quelques semaines plus tard, uniquement en Europe, sur Philips, l'album connaissant aussitôt un honnête succès sur le vieux continent. Et c'est là que se posa un problème pour Smash, la maison de disques américaine de Jerry Lee Lewis, qui, contractuellement, ne pouvait pas sortir ce live à Hambourg aux États-Unis, Smash et Philips n'ayant aucun lien entre eux. Or, compte tenu du succès européen de ce disque, Smash se dit que ce serait peut-être une bonne chose de sortir un live de l'autre côté de l'Atlantique, d'où l'idée, le 18 juillet 1964 (les notes au verso de l'album donnent la date du 1er juillet, mais c'est faux), d'enregistrer le concert donné par Jerry Lee Lewis au Municipal Auditorium de Birmingham, Alabama, lors du show annuel et estival "Shower of Stars" pour la radio WVOK, concert qui fit l'objet de cet album "The greatest live show on earth". Du moins en principe, car, si, officiellement, il s'agit bien de l'intégralité du concert de Birmingham, il est plus que probable que certains titres, sans qu'on sache exactement lesquels, ont été enregistrés à Montgomery, Alabama, la veille, 17 juillet. Ce jour-là, sur la scène du Municipal Auditorium de Birmingham, Jerry Lee Lewis partage l'affiche avec Peter and Gordon, Gene Simmons, autre ex artiste Sun, Roger Miller, Diane Renay, Marty Robbins, une star country à l'époque, Terry Stafford, Pete Drake et le Bill Black Combo, le groupe de l'ancien contrebassiste d'Elvis Presley. Jerry Lee Lewis est accompagné d'un groupe composé du guitariste James Hutcheson, de l'organiste Larry Nichols, du bassiste Herman Hawkins et du batteur Morris Tarrant. Peu après, ces musiciens deviendront la première mouture des Memphis Beats, le groupe qui accompagnera Jerry Lee Lewis durant les cinquante années à venir, avec de nombreux changements de personnel à la clé, dont, notamment, l'arrivée de celui qui restera le complice - et même, à une époque, le beau-frère, après avoir épousé Linda Gail Lewis (qui aura d'ailleurs plus de mariés que Jerry Lee n'a eu d'épouses, un exploit) - de Jerry Lee Lewis jusqu'à la fin, le guitariste et violoniste Kenny Lovelace. Avec la sortie, à quelques mois d'intervalle, des deux premiers albums live de Jerry Lee Lewis, la tentation est forte de comparer ces deux disques. Globalement, le live à Hambourg, avec les Nashville Teens, groupe apparu dans la mouvance beat anglaise, est un tantinet plus énergique que celui qui nous occupe ici, et reste donc le préféré de beaucoup de fans de Jerry Lee Lewis, dont votre serviteur. Même si, en 1964, à pourtant seulement 28 ans au moment où il donne ces deux concerts, le "Killer" n'est déjà plus vraiment le jeune chien fou et insoumis qu'il fut à la fin des années 50. Quant au répertoire, douze titres à Hambourg,

dix à Birmingham, il ne présente que trois morceaux communs, "Hound dog", emprunté au répertoire d'Elvis Presley, "Long tall Sally", puisé chez Little Richard, l'éternel rival de Jerry Lee, et "Whole lotta shakin' goin' on", l'un de ses classiques intemporels. À Birmingham, outre une autre reprise de Little Richard, "Jenny, Jenny", Jerry Lee Lewis se fend d'une reprise de "I got a woman" de Ray Charles - même si la pochette de cette réédition mentionne "Mean woman blues" à la place, morceau qui n'apparaît pas du tout sur le disque, une erreur pour le moins curieuse et qui ne laisse pas d'interroger le quidam puisque la pochette originale de 1964 mentionnait bien "I got a woman" et que ce morceau figurait bien sur le disque, pourquoi cette erreur de Bear Family qui, habituellement, est pourtant très pointilleux sur l'exactitude de ses rééditions - d'une reprise du récent, à l'époque, et bluesy "High heel sneakers" de Tommy Tucker, de deux reprises de Chuck Berry, "Memphis, Tennessee" et "No particular place to go", et de deux reprises plutôt country, "Who will the next fool be" de Charlie Rich, école Sun toujours, et "Together again" de Buck Owens. Sur Sun, Jerry Lee Lewis avait déjà enregistré pas mal de morceaux country mais son passage sur Smash, et donc sur la maison-mère Mercury, va définitivement le voir s'orienter vers une country plus prégnante, ce qui lui vaudra, durant les quelques années à venir, de gros succès dans ce style aux États-Unis. D'ailleurs, la parution presque concomitante des deux albums live est symptomatique de la dichotomie que va désormais afficher Jerry Lee Lewis lors de ses concerts. En Europe, assez hermétique à la country, il se focalisera sur ses succès rock'n'roll période Sun, en Amérique, où l'on oubliera vite le rock'n'roll, il donnera plutôt dans la country. En bref, "The greatest live show on earth" est un disque honnête, mais sans plus, pas de quoi renverser la table, ni le piano, chose que même Jerry Lee Lewis n'a jamais fait sur scène, bien qu'il ait parfois mal malmené son instrument. Ce disque, depuis 1964, n'est pas forcément resté dans les annales, bien qu'il eut été la meilleure vente albums de Jerry Lee Lewis durant les années 60, les énormes succès country n'arrivant qu'à la fin de la décennie et surtout dans les années 70. Ce qui balaiera vite la notoriété d'un live qui n'aura servi que de remplissage dans une discographie sixties assez maigre et mollassonne dans l'ensemble. Cette réédition a au moins le mérite de la remettre en lumière mais ne s'adresse qu'aux fans hardcore du "Killer".

GOATFATHER : House of the rising smoke (CD, Octopus Rising/Argonauta Records)

Il y a des jours où on se retrouve un peu honteux de ne pas tout connaître. Ainsi, par exemple, je n'avais jamais entendu parlé des Lyonnais de Goatfather jusqu'à ce que leur nouvel album ne vienne subrepticement s'introduire dans mon lecteur Denon presque flambant neuf. Et, de fait, pour le coup, je ne suis pas malheureux de voir débarquer des squatteurs dans mon petit chez moi. Certes, il ne faudrait pas que ça donne des idées à d'autres chercheurs de nids douilletts, que je recevrai certainement avec moins de chaleur et d'empathie si l'envie leur prenait de venir piller mon frigo et se glisser sous ma couette - la tolérance a ses limites, souvent proches du zéro absolu dans ce genre de situation, encore que si la squatteuse fait un honnête 95 C on devrait pouvoir trouver un terrain d'entente plus que cordiale - mais là, dans le cas de Goatfather, je les accueille à bras ouverts. Surtout qu'ils ne coûtent pas trop cher à entretenir, tout juste un peu d'électricité pour écouter leur CD, ça devrait aller, je ne devrais pas être obligé d'aller quémander un léger découvert exceptionnel à ma banquière, que je ne connais d'ailleurs pas encore, ma conseillère venant de changer récemment si j'en crois mes derniers relevés. Vous me direz, vous vous en foutez sûrement, et je ne peux pas vous donner tort, mais bon, j'avais besoin de partager cette nouvelle avec le monde entier, et comme je ne suis pas sur les réseaux sociaux, mon modeste fanzine me sert donc de tam-tam pour communiquer avec autrui. Tiens, d'ailleurs, qu'en penserait Freud ? Mais j'en vois qui commencent à s'agacer près du radiateur là-bas au fond et qui se demandent si je vais finir par parler de ce disque plutôt que de continuer à ratiociner comme un demeuré. OK ! OK ! On ne va pas se fâcher pour si peu. Goatfather sont donc Lyonnais et existent depuis 2014, ce qui commence à faire un petit bail à deux chiffres, pas si mal. "House of the rising smoke" est leur troisième album, dont la pochette, curieusement, parodie carrément celle de leur première démo en 2015 - manifestement, ils n'avaient pas balancé le crâne de chèvre à la déchetterie après l'avoir fait poser devant la bedaine de l'un des membres du groupe puisqu'ils lui infligent le même traitement aujourd'hui, la question étant de savoir si la bedaine en arrière-plan appartient au même quidam, ce qui me paraît être le cas si j'en juge par la pilosité identique des bras tenant le dit crâne, un détail me direz-vous, mais du genre à me titiller la curiosité, si si, je

vous assure. Goatfather, pour faire simple, c'est un frichti de stoner et de rock sudiste, une sorte de tablier de sapeur plutôt vaillant et qui tient au corps, comme quoi le gras-double peut aussi être musical, l'album ne proposant d'ailleurs que six morceaux, mais des titres tellement nourrissants qu'ils ont tendance à faire durer le plaisir et à éterniser les agapes, on ne s'en plaindra pas. Guitares puissantes, basse ronflante, batterie lourde, tempi pesants, tout y est. Goatfather poussent même le vice électrique jusqu'à rendre un hommage vaudouesque et discret à Creedence Clearwater Revival dont ils citent volontiers deux-trois bricoles tirées de leur "Born on the bayou" dans leur propre "Son of a witch", jeu de mot en cadeau-bonus - et je ne vous ferai pas l'injure d'insister sur celui présent dans le nom du groupe, comment ? je l'ai fait quand même ? ah oui, au temps pour moi - preuve qu'il savent aussi manier l'ironie et la malice, en sus de leurs médiators et de leurs baguettes. Bon esprit en somme.

Wee Willie HARRIS : Grab you - The Brits are rocking Vol. 9 (CD, Bear Family Records)

Wee Willie Harris fait partie de ces sans-grade du rock anglais primitif, c'est donc tout à l'honneur de Bear Family de lui rendre hommage via cette anthologie. De son vrai nom Charles William Harris, il est né le 25 mars 1933 à Londres, dans une famille ouvrière. Il grandit dans l'environnement portuaire et industriel de Rotherhithe, dans une boucle de la Tamise, un environnement tellement pauvre que, déjà en 1838, Charles Dickens s'en sert comme décor dans l'un des chapitres de son roman "Oliver Twist", qui n'est pas l'ouvrage le plus gai de la littérature mondiale, il faut bien l'avouer. Il aurait été écrit quelques siècles plus tôt, on y aurait sûrement croisé des flagellants, des inquisiteurs ou des chauffeurs. Mais là n'est pas le propos, mon fanzine est musical, pas littéraire. Quittant l'école à 14 ans, Charles Harris travaille dans divers hôtels et restaurants de Londres. Le peu d'argent qu'il gagne, il l'investit dans l'achat de disques, notamment de jazz et de ragtime, ce qui le conduit à apprendre à jouer du piano avec l'une de ses tantes qui possède un vieux piano droit hors d'âge, mais pas encore hors d'usage, une aubaine pour le jeune homme. Après le service militaire - il échappe à un voyage gratis en Corée à cause de sérieux problèmes de vue - il commence à chanter en amateur dans les clubs locaux tout en continuant à travailler à l'usine. En décembre 1956, Charles Harris traîne du côté des clubs de Soho, comme le 2 I's, où son énergie scénique lui vaut un début de réputation, au point que, en septembre 1957, le patron du 2 I's, Paul Lincoln, l'incite à se démarquer du lot des chanteurs anglais de l'époque. Il demande à Charles Harris de ne plus se couper les cheveux pendant deux mois, et, surtout, à la fin de cette période, de les teindre en rose. Il lui propose également de légèrement changer son patronyme. S'il garde son nom de famille, Harris, il utilise le diminutif de son second prénom, William devenant Willie, et fait précéder le tout de Wee, une référence à Little Richard dont l'un des gimmicks scéniques était souvent de ponctuer ses concerts de l'onomatopée "Whooooo-wee !". Pour parachever le tout, Wee Willie Harris va aussi se vêtir de façon de plus en plus excentrique. Au début, il apparaît en costume rouge qui mal taillé, pantalon trop court et veste trop longue, avec un énorme noeud papillon, proche de la lavallière. Plus tard, on pourra aussi le voir vêtu d'une peau de bête "préhistorique" ou bien à la mode édouardienne si prisée à la Belle Époque anglaise. Quelque part, Wee Willie Harris préfigure ce qui fera la renommée, quelques années plus tard, de Screaming Lord Sutch. La carrière de Wee Willie Harris s'envole aussitôt. Dès octobre 1957, il enregistre ses premiers disques pour Decca et décroche ses premiers passages télévisés. Sa carrière sera cependant relativement courte puisque, jusqu'en 1966, il ne sortira qu'une demi-douzaine de singles, deux EP et un album. Ce qui ne l'empêchera pas, plus tard, sporadiquement, alors qu'il était déjà largement oublié, de sortir encore un single en 1974 et deux albums en 2000 et 2003. Le premier de ces deux albums, "Twenty reasons to be cheerful", étant dédié à Ian Dury qui, en 1979, l'avait cité dans sa chanson "Reasons to be cheerful, part 3". Mais, à cette époque tardive, Wee Willie Harris n'apparaissait plus que lors de ces concerts nostalgiques qui, à partir des années 80, tentaient de faire revivre, souvent de manière bien pathétique, une époque révolue avec tous les oubliés du rock'n'roll primitif. Sur l'affiche de ces concerts, Wee Willie Harris était souvent présenté comme le "plus vieux rock'n'roller en activité", pas très flatteur. Wee Willie Harris est mort le 27 avril 2023 à l'âge de 90 ans. Cette compilation propose l'intégrale des enregistrements de Wee Willie Harris entre 1957 et 1962, à savoir ses quatre singles sur Decca et son album sur Arton ainsi que quelques morceaux plus ou moins inédits, dont, notamment, des extraits de shows télévisés italiens ou portugais. Sur ces titres, si Wee Willie Harris chante, forcément, il n'est pas impossible que, sur certains d'entre eux, il

s'accompagne au piano, mais les archives des studios dans lesquels il a mis tous ces titres en boîte étant très lacunaires, il est impossible d'être affirmatif. Sur les vingt-six titres compilés, Wee Willie Harris n'en a écrit que deux, son premier single, "Rockin' at the Two I's", hommage évident au club qui l'a lancé, et "Grab you", paru sur l'album Arton, qui donne son titre générique à cette collection initiée par Bear Family. Le reste n'est donc affaire que de reprises, Robins ("Riot in cell block #9"), Neil Sedaka ("I go ape"), Big Maybelle via Jerry Lee Lewis ("Whole lotta shakin' goin' on"), Elvis Presley ("Mean woman blues", "Let's have a party", via Wanda Jackson pour cette dernière), Lonnie Donegan ("Have a drink on me"), Sammy Kaye via Fats Domino ("Blueberry Hill"), Bobby Rydell ("Wild one", "Little bitty girl", ces deux titres faisant l'objet du dernier single Decca de Wee Willie Harris) ou Gene Vincent ("Say mama"), des morceaux qui montrent un Wee Willie Harris très convaincant comme chanteur de rock'n'roll, si convaincant que, à l'inverse de la plupart de ses contemporains, il n'a enregistré quasiment aucune ballade durant ce premier lustre d'activité. Ce qui ne peut que nous faire regretter qu'il n'ait pas eu l'opportunité de sortir plus de disques ou qu'il n'ait pas connu le succès qu'il aurait mérité. Malheureusement, on ne réécrit pas l'histoire, on peut juste en apprécier une petite tranche grâce à ce genre de compilation, ce qui est mieux que rien.

Steve TALLIS : Memory ghost (3 CD autoproduits)

Steve Tallis, et son nouvel album, est une sorte d'OVNI dans le paysage rock actuel. Non pas tant par sa musique que par sa démarche, comme si "Memory ghost" n'était que le résultat improbable d'un débat conciliaire entre Steve Tallis et lui-même. De là à penser que l'Australien vient de définir de nouveaux canons pour une musique qui en a pourtant déjà vu s'établir par centaines, il y a peut-être pas tant d'audace à s'aventurer sur ce terrain hautement instable. Certes, des triples albums, on en a déjà vu fleurir quelques-uns au fil du temps, à commencer, par exemple, par "All things must pass" de George Harrison en 1970, le premier, à ma connaissance, pour un artiste solo, même si le concept reste néanmoins assez exceptionnel, tant pour un homme seul que pour un groupe. On pourra aussi évoquer le Clash ("Sandinista") mais, la plupart du temps, ces triples albums sont soit des enregistrements live, soit des compilations, rarement des œuvres définies comme telles. Du coup, Steve Tallis vient bel et bien de marquer son époque. D'autant que, si le disque est un triple CD, si on ramène ça au format vinyle, ça donnerait un quadruple album, et encore, à condition d'optimiser la gravure vinlylique, soit en utilisant au mieux les trente minutes maximum qu'une face de 33 tours peut admettre sans y perdre son âme ni ses propriétés physiques ou dynamiques. En effet, le triple CD est lui-même gavé de musique à ras l'œsophage, pire qu'une oie à l'approche de Noël, chaque disque flirtant dangereusement avec les quatre-vingts minutes syndicales. Steve Tallis aurait voulu y casser ne serait-ce qu'un seul morceau supplémentaire, la cocotte-minute lui explosait aux naseaux plus sûrement qu'un mortier d'artifice à la face d'un branleur de banlieue se prenant pour Rosario Sanchez Mora sans en avoir les capacités intellectuelles ni les compétences pyrotechniques (de toute façon, le baltringue en question possède-t-il même le moindre point de QI ?). Mais revenons à Steve Tallis. Le lascar est né à Perth, Australie, en 1952, et assiste à un concert de Louis Armstrong dès l'âge de 11 ans, voilà déjà de quoi vous bouleverser votre quotidien. C'est à la suite de cette expérience qu'il décide de devenir à la fois conteur et musicien. Et le bougre va y parvenir, même dans un anonymat relatif. En effet, si Steve Tallis n'est guère connu sous nos latitudes, il a quand même réussi, au cours de sa carrière, à éveiller l'intérêt de gens comme Bob Dylan, B.B. King, Buddy Guy, Eric Burdon ou Van Morrison qui n'ont pas hésité à le prendre en première partie, ce qui n'est pas spécialement donné au premier musicien venu. Steve Tallis, qui a vécu sur tous les continents répertoriés par l'Union Géographique Internationale, sauf probablement l'Antarctique, pour d'évidentes raisons, s'est nourri de toutes les musiques qu'il a pu découvrir en bourlinguant tel un Phileas Fogg au long cours, insatiable globe-trotter qui ne déferait jamais ses valises. Certes, ses goûts primaux vont plutôt à une musique d'obéissance américaine, folk et blues en premier lieu, mais ça ne l'empêche pas d'y glisser parcimonieusement d'autres influences. Et puisque Steve Tallis nous fait l'offrande d'un triple album, chaque CD se décline en autant de formules différentes. Leurs seuls points communs étant bien sûr Steve Tallis lui-même, son chant rugueux et ses guitares six ou douze cordes, et le fait que chaque chanson a été enregistrée en une seule et unique prise. Sur le premier disque, il est accompagné par le percussionniste Gary Ridge, ce qui donne un assemblage de titres bluesy et folk, avec des emprunts aux chants de travail des paysans ou des prisonniers dans

l'Amérique rurale, pauvre et noire de l'après Guerre de Sécession jusqu'au milieu du XXe siècle. Ce qui se traduit, notamment, par la reprise d'une demi-douzaine de traditionnels - dont deux dont les Rolling Stones ont déjà fait leurs choux gras, "You gotta move" et "This may be the last time", beaucoup plus dépouillés ici - d'un gospel du guitariste Blind Willie Johnson, voire même, curiosités suprêmes, de deux poèmes, l'un, "Les éléphants" (sans guitare, uniquement des percussions), de Charles Leconte de Lisle, poète français du XIXe siècle, l'autre, "Hombres necios" (sans guitare ni percussions, uniquement avec un accompagnement vocal type chant de travail), de Sor Juana Inés de la Cruz, religieuse et dame de compagnie de la vice-reine du Mexique du XVIIe siècle. La concession de Steve Tallis étant de les avoir adaptés en anglais, la seule langue dans laquelle il s'exprime tout au long de ce disque. Sur le deuxième, Steve Tallis est accompagné par un trio électrique, les Troublemakers, à savoir le guitariste Phil Bradley, le bassiste Hans-Aage Deberitz et le batteur Yugon Chobanoff. Le disque devient évidemment un chouia plus rock'n'roll, uniquement composé d'originaux de Steve Tallis. Quant au troisième, il est purement acoustique et solo (à la seule exception de l'apport de l'harmoniciste Jean-Guy Lemire sur "Same thing", reprise de Muddy Waters). Le disque est d'ailleurs d'obédience très blues avec d'autres emprunts à John Lee Hooker ou Sonny Boy Williamson, deuxième du nom, Aleck "Rice" Miller pour l'état-civil. Ce qui ne l'empêche pas non plus de lorgner du côté du gospel (the Charming Bells), du rhythm'n'blues (Hal Paige), voire du british-blues des 60's via une reprise de "The spider and the fly" des Rolling Stones en 1965, l'une des premières tentatives, réussie, de vrai blues pour le groupe anglais. Au total, sur ces trois CD, Steve Tallis nous gratifie de la bagatelle de soixante-six chansons, ce qui n'est pas rien, même si, et c'est l'un des aspects intéressants du disque, certaines d'entre elles apparaissent une paire de fois, dans des versions différentes, preuve que Steve Tallis possède une vision assez globale de son répertoire. Cet album est son neuvième sous son nom, discographie comprenant déjà, en 2001, un coffret anthologique de huit disques - quand je vous dis que ce type n'est pas totalement humain - et qui doit être complétée par d'autres disques en groupe, Jellyroll Bakers, Lucy Crown, Hangover Triangle ou Apache Dropouts. Et sinon, il dort quand ?

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

MANŒUVRE

Espèce d'humain qui n'utilise pas forcément ses mains pour user de moyens plus ou moins détournés afin de parvenir à son but. Sa destination finale pouvant être aussi bien le fond du fond de la société, ou presque, que le top du top de l'élite, ou pas loin, selon ses aspirations et sa chance. Manœuvre est un mot créé à partir des mots latins *manus* ("main") et *opera* ("activité", pas forcément vocale donc). Vous aurez compris que, à l'origine, le manœuvre est un manuel, même s'il peut s'appeler Juan ou Pedro. Sauf que tout n'est pas si simple. Le français est farci de ces mots qui, au fil du temps, ont muté tel un vulgaire virus face à un vaccin ou une immunité collective. Aujourd'hui, le manœuvre n'est rien d'autre qu'un banal grouillot sous les ordres d'un ouvrier un poil (dans la main ?) plus qualifié que lui, qui lui-même est sous les ordres d'un petit chef, qui lui-même etc. Le manœuvre se situe donc au bas de l'échelle sociale ou hiérarchique, une position peu ragoûtante présentée comme ça, comme souvent les tâches effectuées par lui d'ailleurs. C'est tout juste s'il a posé le pied – non, pas la main, c'est trop bas, il risquerait d'aggraver son lumbago, maladie professionnelle courante dans ce milieu, plus en tout cas que chez les patrons du CAC 40 – sur le premier barreau, à moins qu'il n'ait glissé en se lançant dans sa tentative d'escalade, ça lui apprendra à ne pas s'essuyer les pieds avant de faire ses premiers pas dans le monde. Mais le manœuvre peut encore garder espoir car, une fois qu'il aura appris à monter à la dite échelle, il pourra grimper toujours un peu plus haut grâce à d'habiles manœuvres. Exprimé ainsi, ça peut paraître incompréhensible, je m'explique. Ce n'est pas forcément grâce à d'autres manœuvres que le manœuvre peut, éventuellement, se sortir de sa condition, à moins qu'il ne leur marche sur la tête, ce qui serait faire peu de cas de la solidarité de caste, mais bien grâce à des manœuvres plus ou moins honnêtes, plus ou moins hardies, plus ou moins savantes, ces manœuvres qui, toujours à l'origine, permettaient au manœuvre de faire mouvoir un appareil, d'où l'homographie, et l'homophonie, des deux termes. C'est plus clair, non ? Des manœuvres qui ont elles-mêmes plusieurs sens. Entre la basique action de faire un créneau en voiture et celle, nettement plus retorse et bassement politique, de tout mettre en œuvre pour se faire élire, le champ d'action est vaste et étendu, surtout dans le domaine militaire, qui implique que des milliers

d'individus se déplacent, en cadence et si possible en bon ordre, sur quelques dizaines ou centaines d'hectares. Que l'on soit piégé dans la cuvette de Dien Bien Phu ou dans la poche de Koursk, c'est la même panouille. En bref, si la fonction première du manœuvre est de manœuvrer, ça ne peut pas l'empêcher de manœuvrer pour sortir de sa condition de manœuvre, la problématique étant que, au milieu de cette mayonnaise, il ne fasse pas la fausse manœuvre qui viendrait réduire à néant toutes ses tortueux échafaudages intellectuels. Car la main, c'est bien, mais le cerveau, c'est mieux, surtout quand icelui est au service de celle-là. Ah oui, dernière précision quand même, le petit Philippe n'a rien à voir dans tout ça, il n'est d'ailleurs pas spécialement attendu par ses parents à la caisse centrale, il peut donc rechausser, manuellement, ses lunettes noires.



Les RENCARDS : Boîte à malice (CDS, Rogue Records)

Comme le dit l'adage, "les apparences sont parfois trompeuses" - parfois seulement, car souvent elles sont vraiment ce qu'elles sont. Prenez les Rencards, un groupe qui porte un nom français et qui chante en français... mais qui est pourtant espagnol, y compris la chanteuse Merli Marlowe (qui, en plus, porte un nom [un pseudonyme ?] anglo-saxon) qui chante dans un français parfait, sans une once d'accent (pas comme nos abrutis de rappeurs de banlieue incapables d'aligner trois mots sans empiler les fautes de syntaxe). J'aimerais parler anglais comme elle parle français. La demoiselle est d'ailleurs bourrée de talent, puisque, outre cette activité de chanteuse, elle est aussi DJ, actrice, scénariste et réalisatrice. Du côté du cinéma, elle semble être surtout attirée par la Nouvelle Vague française, du coup, on comprend mieux pourquoi les Rencards assaisonnent une musique fortement imprégnée de garage sixties français et de freakbeat international.. À l'écoute de leur nouveau single, la tentation est grande d'y chercher des influences puisées chez le Jacques Dutronc des débuts (surtout sur le titre "Boîte à malice"), ou Ronnie Bird, mais aussi chez certains Anglais (Kinks par exemple) ou Américains, tous millésimés sixties. Le tout à grand renfort de guitare fuzz et de rythmes binaires. Au temps pour les barrières, générati

CRIMSON SHADOWS : When I'm going away (CDS, Rogue Records)

CRIMSON SHADOWS : Even I tell lies (CDS, Rogue Records)

Les Crimson Shadows sont un groupe suédois ayant sévi durant la seconde moitié des années 80, en plein revival garage mondial. Leur carrière fut courte, au point que, de leur "vivant", ils n'ont sorti que trois singles et un album. Les deux 45t que vient de rééditer le label toulousain Rogue Records sont leurs deux premiers, parus en 1985, respectivement sur les labels Far Out Records et Sunlight Records. La doctrine garage des Crimson Shadows est du genre plutôt charnelle et respectueuse d'une certaine tradition, notamment grâce à l'apport d'un Farfisa virevoltant, sans parler de la guitare fuzz vrrombissant comme un essaim de frelons énervés sur un titre comme "You can't come down", la face B de "Even I tell lies", un morceau également traversé des zébrures d'un harmonica épileptique. Bon sang de bois. De plus, contrairement à ce qui se faisait à l'époque, où chacun y allait de ses reprises déférantes, les Crimson Shadows préféraient écrire des originaux, comme le prouvent les quatre morceaux ici avoinés. Une fois les Crimson Shadows séparés, on retrouvera certains de leurs membres chez les Maggots, les Wylde Mammoths, les Stomach Mouths ou les Dee Rangers, quelques autres fiefs gros bras du rock'n'roll suédois. Heureuse initiative de Rogue que d'avoir réédité ces disques, très difficiles à trouver depuis leur sortie vu leur tirage confidentiel à l'époque.